

## Laval théologique et philosophique



**M. Rudolf Boehm et Thomas d'Aquin**

À propos de l'interprétation de « Métaphysique » Z, 3

Lionel Ponton

---

Volume 30, Number 3, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020441ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020441ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Ponton, L. (1974). M. Rudolf Boehm et Thomas d'Aquin : à propos de l'interprétation de « Métaphysique » Z, 3. *Laval théologique et philosophique*, 30(3), 267–278. <https://doi.org/10.7202/1020441ar>

---

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# M. RUDOLF BOEHM ET THOMAS D'AQUIN

À PROPOS DE L'INTERPRÉTATION  
DE « MÉTAPHYSIQUE » Z, 3

Lionel PONTON

P ARMI les études récentes consacrées au livre Z de la *Métaphysique* d'Aristote, aucune n'a suscité plus d'intérêt, ni provoqué plus de discussions que celle de M. Rudolf Boehm : *Das Grundlegende und das Wesentliche*<sup>1</sup>. Ce succès s'explique par l'importance que, dans son exposé du livre Z, M. R. Boehm accorde au chapitre 3, souvent jugé obscur ou difficile, et par les aspects vraiment nouveaux de l'interprétation qu'il en propose. Issu du mouvement phénoménologique et très connu par ses travaux sur Husserl, M. R. Boehm a mis au point une méthode d'exégèse toute spéciale qui fait appel aussi bien aux grands commentaires classiques qu'à l'analyse conceptuelle et même à la philologie. Mais plus que l'examen critique des interprétations qui font autorité ou l'introduction de thèmes heideggériens, ce sont les rapprochements qu'opère M. R. Boehm à partir de spécifications lexicales soigneusement mises en relief qui constituent ce qu'il y a, dans son ouvrage, d'inattendu et de définitif.

Le problème abordé dans le chapitre 3 du livre Z ne serait nul autre que celui de « l'essence même de la substance »<sup>2</sup>. Aristote le formulerait, à la fin du chapitre 2, au terme d'une énumération de questions « qu'il faut examiner », mais par rapport auxquelles ce problème présenterait un caractère préalable : « Mais nous poserons, tout d'abord, selon le mode d'une esquisse, ce que c'est que la substance » (1028 b 31-32). Mais, d'après M. R. Boehm, dire « selon le mode d'une esquisse, ce que c'est que la substance » consisterait précisément à chercher un concept suffisant du « type » de la substance ou, si l'on veut, un concept qui exprimerait le « caractère » essentiel de la substance<sup>3</sup>. Parmi les notions qui pourraient répondre à cette question « touchant le

---

1. Rudolf BOEHM, *Das Grundlegende und das Wesentliche*, Zu Aristoteles' Abhandlung « Uber das Sein und das Seiende » (Metaphysik Z), La Haye, 1965. La Revue philosophique de Louvain (1966) a publié sous le titre « Le fondamental est-il l'essentiel ? » le texte d'une communication dans laquelle M. R. Boehm résumait la première partie de son ouvrage, celle qui traite du chapitre 3. Pour les discussions qui ont suivi, voir en particulier : René CLAIR, *Le statut ontologique du concept de « sujet » selon la métaphysique d'Aristote. L'aporie de « Métaphysique VII (Z), 3 »*, Revue Philosophique de Louvain (1972).

2. *Le fondamental est-il l'essentiel?*, p. 383.

3. *Ibidem*.

“type” même d’une substance », Aristote choisirait celle de « sujet premier » qui semblerait, à cet égard, être la plus adéquate : « Le sujet premier paraît être la substance, avec la plus grande apparence » (1029 a 1–2). Il entreprendrait ensuite de vérifier la validité de ce concept en le confrontant avec ce qui, au niveau de l’évidence naturelle, se révélerait à coup sûr être substance : « Un concept suffisant du “type” de la substance devra être capable de saisir l’être-substantiel des matières, des formes et des choses composées de forme et matière »<sup>4</sup>. Aristote constaterait alors que le concept de « sujet premier », soumis au critère indiqué, n’est pas suffisant : il est non manifeste. En effet, il s’applique à la matière première « qui n’est pas manifestement quelque chose de substantiel » et il rend compte de la substantialité de la seule matière. Si l’on s’en tenait au concept de « sujet premier », il en résulterait que la matière serait la substance : « Mais cela est impossible, remarque Aristote, car... la forme et le composé semblent bien davantage être substance que la matière (1029 a 27–29). Ainsi, selon M. R. Boehm, c’est à la question *est-ce en tant que sujet que toute substance est — essentiellement — une substance ?* que répondrait le chapitre 3, « et bien par la négative »<sup>5</sup>. La découverte de l’insuffisance de la notion de « sujet premier » conduirait Aristote à accorder sa préférence à la quiddité comme expression de ce qui est le plus substance et le passage du sujet à la quiddité s’effectuerait conformément à la règle qui prescrit d’aller du plus connu de nous, ici le sujet, au plus connaissable de soi, ici la quiddité<sup>6</sup>.

C’est le recours aux *Catégories*, recours considéré explicitement ou implicitement comme un postulat — qui aurait empêché jusqu’ici les commentateurs, même les plus prestigieux, d’en arriver à cette conclusion. Selon l’enseignement le plus répandu, Aristote aurait appliqué la notion de « sujet premier » à la matière dans le seul but de mettre en garde contre un malentendu possible qui proviendrait du caractère « schématique » et du « manque de clarté » de la notion de « sujet premier » d’abord proposée. Mais une fois tirée au clair, mieux articulée et bien comprise, cette notion exprimerait adéquatement ce qu’est la substance. L’interprétation traditionnelle n’a donc saisi ni la logique mise en œuvre, ni la problématique développée dans le chapitre 3.

M. R. Boehm fait remonter à Thomas d’Aquin l’interprétation qui prend appui sur les *Catégories*, mais il admet que Thomas d’Aquin a présenté la problématique du chapitre 3 « sous une forme originale »<sup>7</sup>. Ainsi Thomas d’Aquin soutient que par « sujet premier » il ne faut entendre rien d’autre « que la substance première dans le sens (de la traduction) des *Catégories* »<sup>8</sup>, mais en même temps « il considère comme inadéquate l’investigation qui présuppose la détermination de la substance comme

4. *Ibidem*, p. 384.

5. *Ibidem*, p. 382.

6. M. R. Boehm refuse la transposition suggérée par Bonitz et replace les lignes 1029 b 1–3 à leur endroit d’origine. Cf. *Das Grundlegende und das Wesentliche*, pp. 102 ss.

7. *Le fondamental est-il l’essentiel ?*, p. 373.

8. Il s’agit de la traduction de Boèce. Dans le *De Potentia*, q. 9, a. 1, Thomas d’Aquin s’explique au sujet de cette traduction. En nommant *hypostase* la matière, *subsistence* la forme et *ousia* ou *essence* le composé, Boèce s’est éloigné de l’usage commun de ces termes : « Tamen sciendum, quod Boëtius aliter accipit ista nomina in commento *Praedicamentorum*, quam sit communis usus eorum... Attribuit enim nomen *hypostasis* materiae quasi primo principio substandi, ex qua habet substantia

sujet »<sup>9</sup>. C'est ainsi moins un problème de méthode touchant la légitimité du recours aux *Catégories* que soulève M. R. Boehm que celui des implications de ce recours dans la perspective d'une interprétation cohérente. De plus, selon M. R. Boehm, ce n'est pas particulièrement la définition de la substance comme « sujet premier » que Thomas d'Aquin juge inadéquate, mais, en général, les définitions universelles et logiques (ainsi que le procédé de recherche « per rationes logicas et communes »), de sorte que sa remarque sur l'inadéquation de la définition de la substance comme sujet demeurerait sans « fonction » dans son commentaire et tendrait ainsi à accréditer l'hypothèse du malentendu par lequel on tente depuis d'expliquer l'application de la notion de sujet à la matière<sup>10</sup>. Nous avons donc pensé que l'examen du commentaire de Thomas d'Aquin permettrait de vérifier le bien-fondé de la critique formulée par M. R. Boehm et pourrait, peut-être, par surcroît, jeter un peu de lumière sur le chapitre qui fait le fond de ce débat.

### *L'objet du chapitre 3*

On admet généralement qu'Aristote, dans le chapitre 3, met en place les grandes divisions qui vont constituer la trame du livre Z. Quatre acceptions principales du terme *οὐσία* sont retenues en réponse à la question posée à la fin du chapitre 2 *τὴν οὐσίαν τί ἐστίν*: la quiddité, l'universel, le genre et le sujet. Aristote accorde d'emblée la priorité au sujet. Ce choix initial nous indique la démarche qu'il entend suivre et délimite le champ d'application de la question posée. Manifestement, le problème de la substance se ramène provisoirement à celui des substances sensibles, puisque ce sont celles-ci qui se reconnaissent au fait qu'elles sont des « sujets premiers ». « Toutes ces choses, dit Aristote dans le livre des *Acceptions multiples*, sont appelées substances parce qu'elles ne sont pas prédicats d'un sujet, mais que, au contraire, les autres choses sont prédicats d'elles » (1018 b 11-13). La seconde division est encore plus révélatrice: la matière, la forme et le composé des deux, car Aristote ajoute aussitôt que « si la forme est antérieure à la matière et plus être qu'elle, elle sera, pour la même raison, antérieure au composé de la matière et de la forme » (1029 a 5-6). La recherche de ce qui est antérieur parmi les éléments de la division proposée domine le chapitre 3: il importe de déterminer ce qui, dans la substance sensible, est le plus substance. Comme la question: qu'est-ce que l'être? (*τί τὸ ὄν*) se ramène à la question: qu'est-ce que la substance? (*τίς ἢ οὐσία*) par suite de la triple antériorité de la substance sur les accidents (1028 b 3-5), ainsi la question: qu'est-ce que la substance (*τίς ἢ οὐσία*) se ramène à la question: qu'est-ce qui est premièrement et antérieurement substance dans la chose sensible? À ce propos, Thomas d'Aquin souligne que la division de la substance en matière, forme et composé des deux n'est pas celle d'un genre en ses espèces, mais celle d'un prédicat analogue qui se dit « per prius et posterius » de ce qui est contenu sous lui. Aussi est-ce avec raison qu'Aristote

prima quod substet accidenti: nam forma simplex subjectum esse non potest, ut dicit Boëtius in lib. *de Trinit.* Nomen autem *οὐσιώσις* vel *subsistentiae* attribuit formae quasi essendi principio, per ipsam enim est res in actu; nomen autem *οὐσίας* vel *essentiae* attribuit composito.» Cf. *In categorias Aristotelis*, I, P.L. 64, Col. 184.

9. *Das Grundlegende und das Wesentliche*, p. 13.

10. *Ibidem*, p. 20.

s'efforce de déterminer ce qui est le plus substance : « Et ideo posterius inquit quid horum per prius sit substantia » (n. 1276). La priorité que Thomas d'Aquin reconnaît à la forme est une priorité de nature — celle de l'acte sur la puissance — d'où il suit, selon lui, en vertu du principe « propter quod unumquodque et illud magis » que la forme est plus être que la matière puisque celle-ci n'est être en acte que par elle. La forme étant antérieure à la matière est aussi antérieure au composé qui comporte la matière et qui « participe » ainsi de ce qui est postérieur selon la nature. Contrairement à ce que soutient M. R. Boehm, Aristote ne présuppose pas que la matière, la forme et le composé sont substance pour rechercher ensuite un concept qui exprimerait cet aspect qui leur est commun. Par le biais des diverses acceptions de la substance, qui répondent succinctement à la question *τὴν οὐσίαν τί ἐστίν*, il se propose plutôt de déterminer ce qui, de la matière, de la forme et du composé est le plus substance. Dès le début de l'exposé, il est clair qu'Aristote prépare la voie à l'étude de la forme. Le sujet servira de premier critère d'appréciation. La troisième division — substance sensible et non sensible — en rappelant les limites des considérations sur la substance sensible et leur caractère préparatoire, met en lumière, ne serait-ce que par la réserve qu'elle comporte, l'intention profonde du livre Z : « On s'accorde à reconnaître pour des substances certaines substances sensibles ; par conséquent, c'est parmi elles que nos recherches doivent commencer » (1029 a 29-30). C'est par l'expression « transire per haec sensibilia » qu'Albert le Grand caractérise cette étude et M. Paul Ricœur par celle de « long détour »<sup>11</sup>, alors que Thomas d'Aquin souligne fortement son aspect de « tentative », car à partir de « male notis » il faut s'efforcer — *tentandum est* — d'en arriver aux plus connaissables de soi et selon la nature : « Et haec sunt quae sunt magis entia, et magis actualia » (n. 1302).

Ces trois divisions font voir à quel point la question *τὴν οὐσίαν τί ἐστίν* du chapitre 2 (1028 b 32) est subordonnée à la question *τίς ἡ οὐσία* du chapitre premier (1028 b 4). Comme le signale M. R. Boehm, la question *τίς ἡ οὐσία* comprend la question *τίνες εἰσὶν οὐσίαι* — quelles sont les substances ? — qui porte partiellement sur l'existence de substances séparées, mais il faut dire qu'elle comprend aussi la détermination « secundum rem » de ce qui est le plus substance dans la substance particulière. La question *τίς ἡ οὐσία* est de nouveau posée au début du chapitre 17 : « Quelle chose et quelle sorte de chose il faut appeler la substance, disons-le derechef en prenant un point de départ nouveau » (1041 a 6-7). Thomas d'Aquin fait remarquer à cet endroit, que dans les chapitres précédents Aristote avait notifié le *quod quid erat esse* d'une façon logique — par les prédicats essentiels — de sorte que n'était pas encore manifeste (ex quo nondum erat manifestum) ce qu'était la substance comme *quod quid erat esse*. Il restait à établir ce qu'était cette substance par la recherche de ce qui lui correspondait au niveau de la substance particulière. Était-elle la matière, la forme ou quelque chose de semblable ? D'où la nécessité d'avoir recours à un autre principe que le principe logique utilisé jusque-là. L'annonce du nouveau point de départ, qui sera aussi manifesté par un procédé logique, est précédé de la déclaration suivante : « Car peut-être arriverons-nous, par ce moyen, à apporter quelque lumière

11. « L'expression de "long détour" est platonicienne, il est vrai ; c'est en un sens précisément anti-platonicien qu'Aristote procède à ce détour, puisque c'est un détour "par en bas" et non "par en haut". Paul RICŒUR, *Platon et Aristote*, C.D.U., p. 112.

aussi sur cette substance qui existe séparée des substances sensibles. La substance est un principe et une cause : tel doit être notre point de départ » (1041 a 7-10). Il est impossible de souligner davantage la subordination de la question *τὴν οὐσίαν τί ἐστίν* à la question *τίς ἡ οὐσία* d'une part et d'autre part, de marquer plus nettement le caractère préparatoire de l'étude de la substance sensible<sup>12</sup>.

### *Le choix du sujet*

Pour Thomas d'Aquin, la quatrième acception de la substance est celle selon laquelle la substance particulière est dite substance. « On voit que le sujet est dit ici pour ce qui, dans les *Catégories*, est appelé substance première par le fait que la définition donnée ici du sujet est celle donnée là de la substance première ». Aussi Aristote accorde-t-il la priorité au sujet comme à ce qui semble être le plus substance : « Cette substance, dans les *Catégories*, est dite celle qui est proprement, principalement et le plus substance » (n. 1274). La substance première, en effet, est sujet des genres, des espèces et des accidents tandis que les substances secondes ne jouent le rôle de sujet que par rapport aux accidents, et encore, par le biais de la substance première. La priorité accordée au « sujet premier » dans le chapitre 3 est donc la priorité accordée dans les *Catégories* à la substance première sur les substances secondes. C'est parmi celles-ci que se rangent les autres acceptions de la substance, l'universel et le genre, la quiddité, pour sa part, ne tombant dans l'ordre prédicamental qu'à titre de principe. Les diverses acceptions de la substance constituent donc une division de la substance qui est, à peu de chose près, celle des *Catégories*. Il faut bien noter toutefois que la priorité reconnue au « sujet » n'est que celle du sujet premier de la prédication et qu'elle est mentionnée comme un simple indice de l'ordre à suivre dans l'étude de la substance. La quiddité sera étudiée à partir du chapitre 4, l'universel « qui est dans la pensée de certains une cause dans le plein sens du mot, et un principe » à partir du chapitre 13 et le genre (l'un et l'être pour Thomas d'Aquin) au chapitre 16. Mais si par le « sujet premier » qu'Aristote privilégie parmi les modes de la substance, il ne faut entendre rien d'autre que ce qui est appelé substance première dans les *Catégories*, « comment, demande M. R. Boehm, Aristote pourra-t-il mettre en question la définition de la substance comme sujet ? »<sup>13</sup>. Aristote déclare, en effet, qu'on ne saurait se limiter à caractériser la substance de cette façon, « car ce n'est pas suffisant » (1029 a 8). Thomas d'Aquin note à cet endroit que pour connaître scientifiquement la substance, il ne suffit pas d'avoir énuméré ses diverses acceptions. La définition de la substance comme sujet est universelle et logique : elle ne révèle pas la nature de la chose, ni ne touche à ses principes. C'est pourquoi Aristote considère cette définition

12. Que la question *τὴν οὐσίαν τί ἐστίν* soit au service de la question *τίς ἡ οὐσία* M. Jacques Brunschwig, dans son article *Dialectique et ontologie*, semble l'avoir pressenti. Il propose de traduire la question *τίς ἡ οὐσία* par *Qu'est-ce qui est l'essence? Qu'est-ce que c'est qui est l'essence?* Puis il ajoute à propos de la question *τὴν οὐσίαν τί ἐστίν* : « C'est ici que l'on voit apparaître, pour la première fois, la question *Qu'est-ce (τί ἐστίν) que l'essence?*, c'est-à-dire la question de la nature et de la compréhension de l'*οὐσία*. Mais il apparaît clairement, du même coup, que cette question, qui commande l'enquête du chapitre 3 et qui aboutit à la distinction de quatre sens du mot *οὐσία* (1028 b 33-36), est une question préalable à celle qui fait le fond du livre Z et, par conséquent, distincte d'elle. » *Revue Philosophique*, 1964, p. 194.

13. *Das Grundlegende und das Wesentliche*, p. 13.



comme insuffisante. Mais comment, dira-t-on, expliquer alors la priorité concédée à une définition logique de la substance — définition reconnue par la suite comme insuffisante — et comment justifier une telle enquête à partir des acceptations logiques de la substance ? Quand Aristote montre que la matière, à titre de sujet premier de la prédication, est distincte de tous les prédicats qui lui sont attribués, Thomas d'Aquin précise qu'une telle preuve fondée sur la prédication (*probatio per viam praedicatio-nis*) est propre à la logique et qu'on y a recours en métaphysique par suite de l'affinité qui existe entre ces deux sciences. Cette preuve est possible puisqu'on a établi précédemment que le « sujet premier » renvoie à la matière<sup>14</sup>. Plus loin, Thomas d'Aquin ajoute que le mode logique de procéder convient particulièrement en métaphysique au début d'une recherche et qu'il est tout indiqué de commencer par lui : « Et ideo modus logicus huic scientiae proprius est, et ab eo convenienter incipit. Magis autem logice dicit se dicturum quod quid est dicturum, in quantum investigat quid est quod quid erat esse » (n. 1308). Le mode logique de procéder ne désigne plus alors un procédé de preuve, mais un procédé d'investigation. La raison que l'on peut avancer pour expliquer le caractère convenable d'une telle approche, c'est que les notions logiques ont un fondement éloigné dans les choses et que, nous étant plus familières, elles peuvent, lors d'une première investigation, nous servir de guide. Rechercher la quiddité d'une manière logique, c'est tenter de découvrir ce qu'elle est à partir du mode d'attribution. Tout le livre Z, sauf les chapitres 7, 8 et 9, n'est qu'une dissertation sur l'essence des substances sensibles « per rationes logicas et communes ». Ce qui aura fait l'objet d'une recherche logique dans ce livre (*ea quae inquisita sunt logice*) sera appliqué dans le livre suivant aux choses naturelles : « Oportet *sylogizare* ex his quae dicta sunt, ut applicentur quae secundum considerationem logicam dicta sunt, ad res naturales existentes » (n. 1681). On établira ainsi, remarque Albert le Grand, que la substance à laquelle renvoie la définition est bien « la forme, l'acte et la nature du défini »<sup>15</sup>. Certaines acceptations logiques de la substance n'ont pas une réelle valeur de manifestation. Aristote affirme, à propos de l'universel, que « rien de ce qui est universel n'est substance et qu'aucun des prédicats communs ne signifie un être déterminé, mais seulement une talité » (1038 b 35–37). Le « sujet premier » correspond, lui, à la matière. La remarque de Thomas d'Aquin sur l'inadéquation de la définition de la substance comme sujet n'a donc pas pour but d'invalider l'approche logique dont nous venons de parler. Cette approche, bien qu'insuffisante et de portée limitée, n'en est pas moins indispensable. C'est précisément dans le cadre de cette approche logique que le sujet premier a obtenu la priorité. Thomas d'Aquin souligne, cependant, que la notion de « sujet premier » ne procure pas une connaissance scientifique de la substance puisqu'elle ne repose pas sur le discernement de ses principes. Si on laisse à cette notion toute sa généralité sans vérifier à quoi cette notion renvoie dans la chose, elle ne peut avoir raison que de description ou de signe. Albert le Grand parle précisément d'un « signe commun » qu'il faut rapprocher du sens du mot substance : « Sic igitur

14. Cf. M. CHUNG-HWAN CHEN, *Aristotle's Concept of Primary Substance in Books Z and H of the Metaphysics* : « Since *ὑποκείμενον* in the ontological sense (substratum) and *ὑποκείμενον* in the logical sense (subject of predication) have, in his opinion, the same denotation, he characterizes matter again in logical terms. » *Phronesis* (1957), p. 48.

15. ALBERTUS MAGNUS, *Metaphysica*, lib. 8, tract. 1, cap. 1, p. 389.

figuraliter, sive superficialiter et typo, in quantum communi signo apparere potuit dictum est quid est substantia »<sup>16</sup>. Une telle notion, à cause de sa généralité, ne peut présider à la recherche de ce qui est le plus substance dans la substance particulière. C'est pourquoi Aristote juge cette définition non manifeste. On nous permettra une autre remarque. Bien que des notions de la science logique et tout particulièrement des *Catégories* puissent servir de point de départ à une étude métaphysique de la substance, la problématique de la métaphysique n'en est pas moins foncièrement différente de la problématique des *Catégories*. Thomas d'Aquin n'hésite pas à employer plus loin l'expression « substance première » pour désigner la forme, soit la forme immanente au composé (n. 1530), soit la forme séparée (n. 1534). Les substances secondes des *Catégories*, par suite de leur universalité, ne sont pas considérées comme des substances : « Sed sciendum quod secundum logicam considerationem loquitur Philosophus in *Praedicamentis*. Logicus autem considerat substantias prout secundum acceptionem intellectus subsunt intentioni universalitatis. » (n. 1576). La distinction faite dans les *Catégories* entre « être dans un sujet » et « être dit d'un sujet » n'est pas recevable en métaphysique. Le logicien considère les choses « selon qu'elles sont dans la raison » tandis que le philosophe étudie la réalité (existentiam quaerit rerum). Le monde logique ne reflète qu'imparfaitement le monde des choses. Aussi l'approche logique doit-elle être complétée par une étude fondée sur les principes propres (n. 1306). M. R. Boehm reconnaît que Thomas d'Aquin a adopté cette façon de voir « en vertu de raisons philosophiques sérieuses proches des idées d'Aristote »<sup>17</sup>.

#### *La division : matière, forme et composé*

Selon l'interprétation traditionnelle, Aristote après avoir privilégié le sujet en présenterait une subdivision. Par *τοιούτου*, il faut entendre *ὑποκείμενον*. De l'aveu de M. R. Boehm, « cette interprétation paraît certainement possible, et même naturelle »<sup>18</sup>. Seulement, elle fait problème. Aristote fait voir plus loin que, dans le cadre de cette division, le « sujet premier » est la matière. Il faut, certes, maintenir le sens de « sujet premier » sans pour autant l'appliquer tantôt à la matière, tantôt à la forme, tantôt au composé. Ne s'agirait-il pas, plus simplement, de la division de la substance particulière qui se reconnaît au fait qu'elle est « sujet premier » ? L'exposé d'Aristote établit ce à quoi renvoient les diverses acceptions de la substance au niveau de la substance particulière. La division tripartite — matière, forme et composé — absorbe la division quadripartite des modes de la substance dans la présentation qu'Aristote en fait au début du chapitre 13 : « De même que la substance se dit du sujet, de la quiddité, du composé des deux, substance se dit aussi de l'universel » (1308 b 2-3). Le sujet remplace la matière et la quiddité remplace la forme. Le composé résulte de l'union du sujet et de la quiddité. De plus, la division — matière, forme et composé — revient au chapitre 8 (1033 b 17-19) et au chapitre 11 (1037 a 29-30) : elle y est la division de la substance particulière et le « sujet premier » n'est même pas mentionné. Pour Thomas

16. ALBERTUS MAGNUS, *Metaphysica*, lib. 7, tract. 1, cap. 5, p. 323.

17. *Das Grundlegende und das Wesentliche*, p. 52.

18. *Le fondamental est-il l'essentiel?*, p. 379.



d'Aquin, il s'agit de la division de tout le sujet : c'est lui qui est posé comme composé de la matière et de la forme. (n. 1284).

### *L'esquisse et l'insuffisance du sujet*

C'est par esquisse qu'il faut rendre le terme *τύπος*. Dans le *Théétète*, Platon lui donne le sens d'empreinte<sup>19</sup>. L'esquisse a pour but de faire reconnaître, mais elle n'est qu'une ébauche. Dans les sciences, il s'agit le plus souvent d'un exposé qui présente quelques distinctions générales et préliminaires. Aussi l'esquisse s'oppose-t-elle à « examen attentif », à « étude détaillée » ou encore à « exposé rigoureux ». Dans le premier chapitre des *Topiques*, à propos des syllogismes dialectiques, Aristote distingue deux façons de procéder, dont l'une, appelée esquisse, consiste en une description sommaire : « Notre dessein n'est pas, en effet, de donner une définition rigoureuse de chacun d'eux. Nous ne voulons en faire qu'une description sommaire, et nous estimons qu'il est tout à fait *suffisant*, pour la méthode que nous avons adoptée, d'être capable de reconnaître d'une manière quelconque chacun d'eux » (101 a 16–25). Dans la *Politique*, Aristote propose d'étudier les causes des dissensions d'où proviennent les luttes civiles et les changements dans les constitutions : « Il nous faut en premier lieu, écrit-il, déterminer sommairement (*τύπω*) chacune en elle-même » (1302 a 19–20). Puis il passe à l'examen détaillé des causes des révolutions en tenant compte des systèmes politiques particuliers. Le procédé selon le mode d'une esquisse est parfois déclaré suffisant, parce qu'il est le seul auquel se prêtent les questions abordées ou parce qu'il répond adéquatement au but poursuivi. Aristote a procédé selon le mode d'une esquisse préalable à une discussion détaillée, en répondant à la question *τὴν οὐσίαν τί ἐστίν* par l'énumération des principales acceptions de la substance et en optant pour le « sujet premier ». Lui-même s'explique là-dessus : « Nous avons maintenant donné un exposé schématique de la nature de la substance, en disant qu'elle est ce qui n'est pas prédicat d'un sujet, mais que c'est d'elle, au contraire, que tout le reste est prédicat. Nous ne devons pas toutefois nous borner à la caractériser de cette façon, car ce n'est pas suffisant » (1029 a 7–9). Thomas d'Aquin donne l'explication décisive : « On a dit ce qu'est la substance de façon "schématique", c'est-à-dire en général » (n. 1280). Aristote va faire indirectement la preuve de l'insuffisance de cette définition qui, dans le cadre de la division matière, forme et composé, s'applique uniquement à la matière alors que celle-ci n'est ni « séparable », ni un « ceci ». La définition de la substance comme sujet renvoie à ce que la substance particulière et la matière ont en commun : le fait de servir de support (*stare sub*). Ce n'est donc pas par erreur, ni à cause de son ambiguïté, ni à la suite d'un malentendu touchant sa compréhension que cette définition est appliquée à la matière. Cette application est rigoureuse, mais on ne peut en conclure que la matière est le plus substance ou la seule substance. Cette définition n'exprimant pas adéquatement la substance, tout procédé de détermination de ce qui est le plus substance qui s'appuie sur elle est dialectique et, par conséquent, n'est pas manifeste. C'est le sens qu'il faut donner au terme *ἄδηλον* utilisé par Aristote. C'est même par la dénonciation de

19. PLATON, *Théétète*, 192 A ; 194 B. Ces deux passages sont mentionnés par M. R. Boehm, *Das grundlegende und das Wesentliche*, p. 55.

l'insuffisance de cette définition que sera assurée la priorité de la forme. À cet égard, l'application de la notion de « sujet premier » à la matière ne constitue pas une digression inutile — la matière a d'ailleurs droit à ce titre —, puisque nous serons contraints, indirectement, de tenir compte des caractères propres de la substance : le séparable et le « ceci », de sorte que le développement sur la matière a ultimement pour but de faire « apparaître davantage », selon l'expression d'Albert le Grand, ce qui, des trois éléments de la division proposée, est le plus substance.

### *La matière comme « sujet premier »*

Si l'on s'en remet à la définition de la substance comme sujet pour déterminer ce qui est le plus substance de la matière, de la forme et du composé des deux, la matière devient alors ce qu'il y a de plus substance et même la seule substance. Aristote l'affirme clairement : « La matière apparaît donc nécessairement, à ce point de vue, comme la seule substance. » (1029 a 18–19). Au terme de l'argumentation, cette affirmation est reprise avec fermeté : « À considérer la question sous cet angle, il résulte donc logiquement que la matière est substance » (1029 a 26–27). Aristote montre toutefois que la matière est un « sujet premier », mais un « sujet premier » tel qu'on ne peut conclure que la matière est la seule substance sans laisser de côté les caractères qui semblent les plus propres à la substance : la « séparabilité » et le « ceci ». La riposte : « mais, c'est impossible » (1029 a 27) est ainsi soigneusement préparée. C'est, en effet, au cours de cette argumentation que s'opère la scission entre la « ratio » qu'exprime le sujet (ce qui se tient sous tout le reste) et les caractères propres de la substance que, dans un premier moment, on pouvait, peut-être, avoir associés à cette « ratio ». S'il y a un malentendu à dissiper, c'est celui-là.

Pour le voir, il suffit de reprendre les étapes de l'argumentation. Si on enlève des choses sensibles, qui présentent par excellence le caractère de la substance, toutes les déterminations qualitatives et quantitatives qui ne constituent pas leur substance, il ne reste en elles, au terme du processus, que le sujet de ces déterminations qu'il faudra bien appeler leur substance. Mais puisque nous avons supprimé les déterminations quantitatives, la largeur, la longueur et la profondeur (par lesquelles le corps mathématique se définit), nous nous trouvons en présence, à ce qu'il semble, d'un sujet qui doit toute sa détermination à ce qu'il reçoit et qui, par conséquent, est, en lui-même, indéterminé. Tel est le « sujet premier » qu'est la matière. Sans doute, les anciens naturalistes, par ignorance ou déception, ont appelé matière tout le sujet composé de la matière et de la forme, mais la conception d'un « sujet premier » indéterminé se vérifie de la véritable matière : « J'appelle matière, dit Aristote, ce qui n'est, ni existence déterminée, ni d'une certaine quantité, ni d'aucune des autres catégories qui déterminent l'être » (1029 a 20–21). En effet, la matière, à titre de fondement dernier de toutes les déterminations, joue vraiment le rôle de « sujet premier » par rapport à toutes les catégories et son être est distinct de l'être de chacune des catégories qui lui est attribuée comme prédicat. De même que les accidents sont attribués à la substance selon la prédication dénominative — le sujet étant d'une autre essence que les prédicats qui lui sont attribués —, ainsi la substance est attribuée à la matière selon la prédication dénominative. Il en résulte, et c'est pour Aristote une

conclusion importante, que l'ultime sujet, c'est-à-dire la matière, n'est « par soi, ni un être déterminé, ni d'une certaine quantité, ni d'aucune autre catégorie » (1029 a 24-25). On ne peut même pas lui attribuer « par soi » les négations. Puisque c'est à bon droit que la matière est déclarée « sujet premier » dans l'ordre de la prédication et qu'elle l'est de façon comparable à la substance par rapport aux accidents, il s'ensuit qu'elle est non substance actuelle. On voit que les notions de « sujet premier » et de « substance » ne se recouvrent pas. La substance a pour caractères propres d'être « séparable » et d'être un « ceci ». C'est donc en nous fondant sur ces deux derniers caractères et, par conséquent, en nous tournant du côté de la forme et du composé, qu'il faut rechercher ce qui, dans la substance particulière, est le plus substance. Le sujet n'est pas pour autant discrédité : il reste associé à la matière et à la substance individuelle. Dans le résumé qui ouvre le chapitre 13, Aristote déclarera (en se plaçant sur le plan réel auquel renvoie le plan de la prédication) : « Nous avons dit que le sujet s'entend de deux manières, soit de l'être déterminé, comme l'animal, substrat de ses attributs, soit de la matière, substrat de l'entéléchie » (1038 b 5-6).

M. René Claix voit dans la discussion centrale du chapitre 3 le point « où commencent à se distinguer le sujet comme principe ultime de référence du discours dans un jugement de prédication proprement dite (*το καθ'οὐ*) et le sujet comme substrat proprement dit (*ὑποκείμενον*) »<sup>20</sup>. Il ajoute que, pour Thomas d'Aquin, « seul le composé de matière et de forme peut assumer la fonction de sujet dernier dans l'ordre de la prédication, la matière (première) ne pouvant être que substrat (réel) de la forme et co-principe dans la substance complète »<sup>21</sup>. La distinction entre le substrat et le sujet de la prédication (proprement dite) serait le moyen d'échapper à « l'argumentation ruineuse » qui aboutissait à l'identification du « sujet premier » de la prédication avec la matière dénuée de toute détermination<sup>22</sup>. Rappelons que, pour Thomas d'Aquin, la substance existant en acte est bien attribuée à la matière (première) et, selon le même mode de prédication que les accidents eux-mêmes sont attribués à la substance : « Non est ergo intelligendum quod substantia actu existens (de qua hic loquitur) de materia praedicatur praedicatione univoca, sive quae est per essentiam... Sed intelligendum est de denominativa praedicatione, per quem modum accidentia de substantia praedicantur » (n. 1289). La matière première, comme la substance par rapport aux accidents, est vraiment un « sujet premier » de prédication. En restreignant le « sujet premier » au seul sujet essentiel, c'est-à-dire au sujet qui reçoit des prédicats selon le mode de la prédication univoque, M. R. Claix tente bien inutilement de faire coïncider le « sujet premier » de la prédication et la substance qui est « séparable » et « ceci ». Ce n'est dans ce débat d'aucun avantage. Si la substance particulière est un sujet essentiel, elle n'est pas simplement sujet. Comme elle ne peut tenir sa détermination de la matière (qui est simplement sujet), elle doit la tenir de la forme qui, par rapport à la matière, n'est pas un sujet. Pour reprendre le texte de M. R. Claix en le corrigeant, disons que de l'insuffisance — et non de la justification — du

20. René CLAIX, *L'aporie de « Métaphysique VII (Z), 3 »*, p. 352, note 51.

21. *Ibidem*, p. 358, note 68.

22. *Ibidem*, p. 351.

sujet comme substance « s'est forgée chez Aristote l'idée de forme ou de détermination substantielle »<sup>23</sup>.

### *La primauté de la forme*

Les caractères « ceci » et « séparable » sont mentionnés comme propres à la substance dès le premier chapitre du livre Z : « En un sens, l'être signifie ce qu'est la chose (*τί ἐστι*) et un "ceci" (*τόδε τι*) » (1028 a 11-12). Plus loin Aristote ajoute : « Aucune des autres catégories n'existe à l'état séparé, mais seulement la substance » (1028 a 33-34). La matière ne présente aucun de ces caractères : elle ne peut exister sans la forme qui l'actualise, ni, sans elle, être un « ceci », un « aliquid ». Ces deux caractères appartiennent au composé qui, ne les recevant pas de la matière, les possède donc uniquement grâce à la forme. Aussi la forme est-elle nommée en premier lieu. Elle est antérieure au composé, non seulement comme l'un de ses principes constitutifs, mais comme son principe constitutif principal, puisque c'est par elle que le composé devient un être déterminé et subsistant : « per ipsam compositum fit ens actu, ut sic possit esse separabile, et hoc aliquid » (n. 1293). Aussi la forme revendique-t-elle pour elle-même les caractéristiques de la substance : elle est comme substance un « ceci », quelque chose de déterminé, « quasi ens aliquid actu », écrit Thomas d'Aquin (n. 1687) ; elle est aussi séparable puisque, à la différence de l'accident, elle ne tient de rien d'autre son être et même donne l'être, mais elle n'est pas séparable à tous égards et absolument, puisqu'elle est l'actualité d'une matière et n'est séparable de cette matière que « selon la raison », On voit à quel point la forme est aporétique. Aristote propose donc de laisser de côté le composé qui est connu de même que la matière qui, elle aussi est, en un sens, accessible. C'est la forme qu'il faut étudier, car c'est elle qui soulève le plus de difficultés.

Albert le Grand voit dans ces lignes l'affirmation sur le plan de l'être de la primauté de la forme. La forme est, selon son essence, séparable de la matière puisque, quant à l'essentialité, elle n'en dépend pas et elle donne l'être à tout ce qui est « aliquid ». Elle est ainsi « substance première », non dans le sens des *Catégories*, comme « sujet premier » de la prédication, mais au point de vue métaphysique, comme être premier et véritable : « Et si quidem ipse ordo attendatur, tunc prima substantia erit, quod ordinem substantia habet ad omnia alia superiora, et hoc est quod est ita subjectum, quod secundum suam naturam non est superius aliquo. Et hoc modo primam diximus esse substantiam in scientia, in qua consideravimus de ordine praedicabilium ad subjectum. Hic autem de vera intendimus entitate, quae convenit actui, ad aliud secundum entitatem non dependenti, qui omnibus aliis dat esse. Hoc enim maxime stat in entitate, et hoc modo primum et verum ens hujusmodi actus et forma est »<sup>24</sup>. En distinguant deux sortes de primauté, l'une purement logique, l'autre réelle, Albert le Grand rejoint la distinction faite par Aristote dans le livre des *Acceptations multiples* : « Il suit de là que la substance se ramène à deux acceptations :

23. René CLAIX, *L'aporie de « Métaphysique VII (Z), 3 »*, p. 353. Cf. ALBERT LE GRAND : « Hoc ergo est unus modus substantiae a proprietate sumptus materiae, cujus primo et proprium est subjectum esse. » *Metaphysica*, lib. 5, tract. 2, cap. 5, p. 242.

24. ALBERTUS MAGNUS, *Metaphysica*, lib. 7, tract. 1, cap. 5, p. 325.

c'est le sujet ultime, celui qui n'est plus affirmé d'aucun autre, et c'est encore ce qui est *tode-ti* et séparé, c'est-à-dire la configuration et la forme de chaque être » (1017 b 23-26). Dans cette perspective, le composé est une substance « apparens », c'est-à-dire postérieure selon la nature, puisque cette substance est « désignée » dans l'être par la forme<sup>25</sup>.

\*  
\*       \*  
\*

Nous tenons la clé de l'interprétation du chapitre 3. Aristote présente les substances sensibles de façon logique, c'est-à-dire comme des sujets premiers de la prédication, mais il montre qu'on ne saurait déterminer par le critère du « sujet premier » ce qui est le plus substance en elles. On en viendrait à considérer la matière dépourvue de toute détermination comme le principe et la cause de leur substantialité. Il vaut donc mieux rendre compte de ces substances par leur constitutif formel qu'il faudra ensuite cerner et préciser. Ce sera l'objet du livre Z. M. R. Boehm remarque qu'à la conception de la substance comme sujet a succédé une autre conception, celle de la quiddité, qui transcende la première et s'y oppose. La quiddité est l'en-soi des choses, leur être révélé, le sujet n'étant que le fondement nécessaire de cette révélation. On doit ajouter, dans une perspective plus strictement aristotélicienne, que cette seconde conception de la substance, parce qu'elle renvoie à la forme, est la seule compatible avec l'intention profonde du livre Z : préparer la voie à la connaissance de la substance séparée tout en montrant, contre les Platoniciens, que les choses sensibles sont intelligibles dans leur être même et peuvent, en conséquence, par elles-mêmes, sans la « doublure » des Idées, fonder le savoir.

---

25. C'est la conclusion à laquelle en est arrivé M. A. De Vos dans son admirable étude du livre Z : « Aristote ne fait pas mystère de son intention de montrer que l'*eidos*, une fois relié au concret, peut être pris comme une sorte d'être complet. Cet être-en-soi de l'*eidos*, sauvegardé de l'irréalité de l'Idée platonicienne, constitue la substantialité authentique. » *Het EIDOS als EERSTE SUBSTANTIE in de Metaphysica van Aristoteles*, Tydschrift voor Philosophie, 1942. La citation provient d'une traduction faite par M. A. De Vos, Rome, 1964.